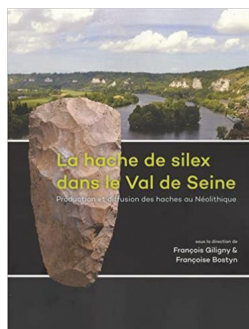


LIVRES



GILIGNY François et BOSTYN Françoise, dir. (2016) – *La hache de silex en Val de Seine. Production et diffusion des haches au Néolithique*, Sidestone Press, 313 pages, 219 figures, ISBN : 978-9088903373, 72 €.

Cet ouvrage présente les principaux résultats d'un programme collectif de recherche (PCR), autorisé par la Drac Ile de France, sur le Néolithique des Yvelines. Evacuons d'abord les questions de forme – coquilles nombreuses, inversion de mots, légendes ou mots manquants, tableaux dont les totaux posent question – dues sans doute à une forte pression concernant les délais de publication.

Le livre est organisé en six parties. La première propose d'abord un état des lieux sur le Néolithique du Val de Seine, l'objectif initial du projet étant en effet de comprendre la place des Yvelines dans la néolithisation de l'ouest du Bassin parisien. Cette présentation est particulièrement précieuse pour deux raisons : d'abord, elle comble un hiatus géographique dans la progression est-ouest du Premier Néolithique ; ensuite, elle permet de replacer le phénomène minier, qui est l'objet principal de l'ouvrage, au sein d'une évolution chrono-culturelle, ce qui n'est pas négligeable si on souhaite en saisir finement l'émergence. On trouve aussi dans cette partie un historique des recherches sur les productions de haches à l'échelle du Bassin parisien et, plus spécifiquement, sur le Val de Seine ainsi qu'une utile synthèse des dates radio-carbones des minières du Bassin parisien.

Le chapitre 2 définit le cadre et les objectifs scientifiques de l'étude ainsi que les sources mobilisées pour ce faire. Concernant les minières, trois objectifs sont énoncés : replacer l'émergence des productions de haches de ce secteur dans son contexte chrono-culturel, caractériser les productions et les chaînes opératoires et, enfin, estimer la diffusion des produits, étape essentielle dans l'étude des minières mais qu'il n'est pas toujours possible de mettre en œuvre. C'est la minière de Flins-sur-Seine qui sert d'étude de cas pour travailler sur la production minière. La diffusion est, quant à elle, abordée à travers l'analyse *de visu* des collections de haches rassemblées par des particuliers ou des associations et conservées dans divers musées (Nemours, musée de l'Homme, musée d'Evreux, etc.). Une base de données a été constituée, rassemblant 2936 haches, fragments et ébauches, en silex tertiaire comme en silex secondaire, provenant des Yvelines, du Val d'Oise, de l'est de l'Eure, d'une portion de l'Eure-et-Loir, des Hauts-de-Seine, de l'Oise, etc. Pour un tiers environ, le contexte archéologique a été déterminé

(éclats, ébauches à différents stades de façonnage, etc.) : atelier, minière, funéraire, habitat.

Les chapitres 3 et 4 sont centrés sur la minière de Flins-sur-Seine. Cette dernière n'a fait l'objet d'aucune fouille. Cependant, son statut de minière et d'atelier de lames de haches est confirmé par les auteurs en rapprochant les résultats de la prospection pédestre réalisée en 2000-2003, les approches géophysiques et l'examen des photographies aériennes. Ce faisant, ils circonscrivent une zone de puits de mine d'environ 6 ha. Les artefacts recueillis en prospection pédestre, pour l'essentiel des ébauches et des éclats, leur permettent de définir la finalité de l'extraction, à savoir la production de lames de hache en silex tertiaire. Si la démarche reste valable et fructueuse, on aurait souhaité à ce stade, une confrontation plus fine des approches, en superposant sur une même carte les résultats des trois types de prospection mis en œuvre. Ce document fait à mon avis défaut et donnerait plus de poids à la démonstration en écartant les derniers doutes sur la pertinence de ces prospections pour caractériser un site sans exploration du sous-sol.

Dans le chapitre 3, les chaînes opératoires de production sont présentées en détail. En effet, les auteurs ont pris le parti d'étudier les vestiges lithiques récoltés en prospection pédestre sur le secteur de Flins selon un protocole habituellement réservé aux séries issues de fouille archéologique : par exemple, les ébauches sont étudiées et classées en fonction des étapes de la chaîne de production (pièces au stade de la préparation, de l'ébauchage et de la régularisation, etc.) ; elles font également l'objet d'une étude métrique et leur support ou encore la proportion de cortex sur les faces, sont examinés au cas par cas. Cela pourrait sembler un peu risqué : qui nous dit en effet que les deux niveaux de savoir-faire constatés à l'issue de l'étude ne sont pas d'ordre chronologique ? Si l'approche des vestiges de surface est fructueuse, la constitution d'ensembles lithiques cohérents lors de fouille, par exemple ceux recueillis dans les puits de mine ou en bordure immédiate, reste quand même un objectif archéologique à privilégier.

Vient ensuite, dans le chapitre 4, le compte rendu du creusement expérimental d'un puits de mine dans une zone à proximité immédiate de la minière de Flins. L'expérimentation se fonde sur les observations enregistrées sur la minière de Jablines qui a livré des traces allongées ou circulaires pouvant correspondre à des outils en bois végétal ou en bois de cerf. Jablines se trouve à 65 km à vol d'oiseau de Flins mais le contexte géologique est identique : il s'agit en effet d'accéder aux niveaux bartoniens du Bassin parisien qui contiennent un silex crème à chocolat, dont la qualité varie selon les bancs. Une première expérimentation, inachevée, avait été menée à Jablines, lors de la fouille préventive ; il s'agissait donc ici de réaliser cette expérimentation dans un contexte

moins contraint, notamment dans l'objectif de mieux cerner la question de l'outillage d'extraction. Les résultats permettent d'ores et déjà d'identifier des outils les plus efficaces pour chacune des strates rencontrées (terre végétale, calcaire altéré, marne, banc calcaire et enfin niveaux avec blocs de silex). Un référentiel tracéologique a également été constitué pour le silex, l'os et le bois de cerf. Cette démarche expérimentale est particulièrement intéressante car elle permet d'approcher concrètement les temps de travail. Il est ainsi estimé qu'une quinzaine de jours serait nécessaire pour récolter plusieurs centaines de kg de silex. Cette donnée est fondamentale pour comprendre l'organisation minière dans son cadre économique et culturel.

Le chapitre 5 aborde la question des productions locales de haches, leur caractérisation et leur diffusion à l'échelle régionale. Pour ce faire, les auteurs se livrent à une comparaison technique et morpho-métrique entre haches et ébauches en silex tertiaire et celles en silex secondaire d'une part, et d'autre part, entre pièces provenant de contextes d'ateliers et celles provenant de contextes funéraire ou d'habitat, de dépôts, etc. Leur répartition respective est également analysée. Cette approche manquait à l'étude des productions de haches du Bassin parisien et il faut souligner sa pertinence et son opportunité pour la compréhension du développement des systèmes et ateliers miniers. Si peu de différences sont observées entre les chaînes techniques de ces deux matériaux, un certain nombre de contraintes et caractéristiques sont relevées, comme celles liées à la matière première ou à d'éventuels niveaux de savoir-faire. Sur le plan des produits, si une plus grande fréquence des pièces longues en silex secondaire est constatée, les très longues haches sont uniquement celles en silex tertiaire. Par ailleurs, l'analyse des contextes montre que les haches trouvées hors ateliers ou minières sont globalement plus longues et plus régulières. Enfin, des territoires d'utilisation et d'approvisionnement apparaissent avec, au sud de la Seine, une zone où les haches polies en silex bartonien sont bien représentées, contrairement au nord.

Dans l'objectif de documenter les territoires de production et de diffusion des haches, le chapitre 6 consiste en un élargissement de l'étude aux pièces en silex exogène (bathonien de Normandie), en grès quartzite et en roches tenaces (dont celles en jades alpins ou en dolérites armoricaines). Il se double d'un élargissement géographique et prend en compte les données recueillies en Île de France, en Basse et Haute Normandie, en Champagne, en Bourgogne, etc. Les productions du Val de Seine sont ainsi comparées à celles d'autres secteurs du Bassin parisien. La répartition des haches issues des différents matériaux est également présentée sous forme d'une série de cartes. Un certain nombre d'observations sur la circulation des matières premières en sont tirées. Par exemple, la diffusion, limitée au cœur du Bassin parisien, d'une production de haches en grès quartzite est identifiée. Par ailleurs, la présence de haches en silex bartonien en Normandie et, à l'inverse, de pièces en silex bathonien normand dans le Bassin parisien, laisse entrevoir des échanges entre ces deux régions. Enfin, les auteurs proposent plusieurs modèles d'occupations territoriales en incluant divers types de sites comme les enceintes, les sites funéraires, les habitats, etc.

Pour résumer, cet ouvrage apporte des données et informations précieuses sur les productions lithiques en Val de Seine au Néolithique comparées à celles des régions voisines ou plus lointaines. Dans le Bassin parisien, c'est la première fois que ces productions réalisées dans différents matériaux sont décrites et confrontées sur une si large échelle. L'hypothèse d'une évolution de la production de haches qui se diversifierait et prendrait de l'ampleur au cours du Néolithique moyen mais qui serait néanmoins ancrée dans le Villeneuve-Saint-Germain demandera peut-être de nouveaux développements à partir de sites fouillés. Le cadre de réflexion existe déjà.

Anne AUGEREAU



QUERRÉ G., CASSEN S. et VIGIER E. (2019) – *La parure en callaïs du Néolithique européen*, Archaeopress, Oxford, 633 p., téléchargeable sur <https://www.archaeopress.com#>

L'origine des parures en « callaïs » (essentiellement en variscite, phosphate d'aluminium hydraté, mais sans exclure d'autres matériaux de proche coloration) a longtemps constitué un casse-tête pour les néolithiciens. Dès le XIX^e siècle, les minéralogistes A. Damour et A. Lacroix, étonnés par la qualité des perles vertes des tumuli armoricains imaginaient pour ce matériau une origine lointaine et cette idée a longtemps

prévalu. En 1950 encore, O. da Veiga Ferreira étudiant les perles portugaises penchait pour une provenance orientale. Dans sa thèse sur la civilisation catalane des « *Sepulcros de fosa* », publiée en 1965, A. Muñoz (qui vient de nous quitter en cette année 2019) posait à son tour la question de l'origine de ces parures amplement représentées dans les tombes néolithiques du Barcelonais. Sans pouvoir répondre précisément à la question, elle mettait en doute l'hypothèse « lointaine » et invitait à rechercher sa solution dans un grand triangle Sud-Ouest ibérique-Midi-Bretagne, c'est-à-dire dans l'aire essentielle de diffusion des parures. En 1970, analysant à notre initiative plusieurs perles méridionales, F. Chantret distinguait parmi ces vestiges des grains de variscite, de turquoise et de malachite, sans se prononcer sur les questions de provenance. La reconnaissance d'un gisement

français à Pannecé (Loire-Atlantique) fut l'occasion pour J. L'Helgouach de s'interroger sur l'éventuelle exploitation de ce gîte par les néolithiques armoricains, hypothèse vite abandonnée.

La question restait donc assez confuse lorsque la découverte dans les années 1970 des mines de Can Tintorer à Gava allait lui donner un coup d'accélérateur décisif. Parallèlement l'attention venait d'être portée sur les formations géologiques de la région de Zamora, dans le Nord-Ouest péninsulaire, où plusieurs gîtes avaient été repérés. Plus tard vint la reconnaissance du gisement de Pico Centeno (Encinasola, Huelva), complétant la reconnaissance des trois grandes aires productrices de variscite aujourd'hui connues. Non seulement la question des origines potentielles trouvait un début de solution mais la caractérisation chimique des matériaux permettait de déceler la provenance des perles d'Espagne, du Portugal et de France, cette dernière étant exclusivement une terre d'importation de matériaux ibériques.

Il était donc temps de synthétiser toutes les données d'une recherche ayant connu en deux ou trois décennies des avancées spectaculaires. C'est à présent chose faite grâce à un colloque tenu à Carnac en avril 2015 à l'initiative de G. Querré, S. Cassen et E. Vigier et dont les actes sont désormais publiés dans cet épais volume fort documenté. Vingt communications s'y répartissent en cinq grandes parties (ici appelées chapitres) : I. Géologie, minéralogie, gemmologie ; II. Exploitation de la variscite en Europe occidentale ; III. Apport des méthodes d'analyses à l'étude de la diffusion des productions ; IV. Utilisation de la variscite et de la turquoise comme pierres de parures au Néolithique ; V. Modèles de circulation durant le Néolithique. Six annexes documentaires ne sont pas moins importantes, loin de là.

La partie géologique brosse un tour d'horizon des minéralisations de variscite dans les dépôts sédimentaires du Silurien (445 à 420 millions d'années), quelquefois du Dévonien inférieur (c. 400 millions d'années). En dehors des trois aires ibériques citées, on ne connaît guère que le gisement de Pannecé en France, celui de Sarrabus en Sardaigne et le gîte de Mefsbach en Allemagne, aucun des ces trois derniers n'ayant été exploité au Néolithique. L'aptitude au polissage et à la brillance a fait de la variscite l'une des plus anciennes « pierres précieuses » de l'humanité et dont on a tiré parti en joaillerie tout comme la turquoise et l'apatite.

Dans une seconde partie, les auteurs examinent les conditions d'exploitation préhistorique. A Gava, des mines ont été ouvertes dans les schistes du Silurien (109 détectées à ce jour sur environ 200 hectares) et les bijoux fabriqués sur place. Dans le Nord-Ouest ibérique, outre les gîtes de Zamora (Palazuelo de las Cuevas, El Bostal), d'autres sources sont connues à Yeres (León), Pardollan (Ourense) et jusqu'en Galice (Punta Montalbo, Pontevedra). Dans le secteur de Palazuelo, les exploitations semblent s'être limitées à l'extraction de filons de surface ; un potentiel archéologique important existe qui mériterait des recherches plus approfondies. C'est sous la forme de tranchées que les veines du Pico Centeno ont été exploitées.

Curieusement, à partir de la fin du Néolithique, la variscite n'intéresse plus les joailliers. Son intérêt reprendra à l'époque romaine pour la fabrication, dans la région d'Aliste (Zamora) de colliers associant souvent des perles vertes à des bijoux d'or.

Un troisième ensemble de textes porte sur les méthodes d'analyse elles-mêmes comme moyen d'enquête sur les circuits de diffusion des produits à partir de la caractérisation chimique des gisements. S'ensuit une description des gîtes déjà évoqués auxquels s'ajoutent ceux de turquoise de Saint-Austell (Cornouailles), Montebbras (Creuse), Punta Corveiro (Galice), Ervedosa (Tras-os-Montes). L'accent est mis sur la méthode PIXE par fluorescence X appliquée par le canal de l'accélérateur AGLAE du C2RMF au Louvre et qui a autorisé une discrimination des principaux gisements européens. Ce procédé, mis au point par G. Querré et son équipe, a notamment permis l'analyse de 747 perles et pendeloques en « callaïs » de la moitié nord de la France (issues essentiellement des tombes armoricaines) mais aussi de bien d'autres vestiges ibériques ou méridionaux. Cette méthode « chimométrique » a entraîné l'élimination, s'agissant de la moitié nord du pays, de toute provenance de Pannecé ou de Gava. La matière des perles de la région de Carnac est dans un premier temps (V^e millénaire) originaire d'Encinasola, en Andalousie occidentale, tandis que dans l'intervalle 4300-4000 BC le relais est pris par Palazuelo, ce qui raccourcit la distance. On appréciera tout particulièrement la présentation détaillée des résultats d'analyses de l'ensemble des sites armoricains (voir aussi les Annexes) également complétés en fin d'ouvrage par leur estimable corpus iconographique. À l'exception de rares turquoises, tous ces bijoux sont en variscite.

L'application du même protocole à des pièces d'Espagne et du Portugal précise désormais les tracés des réseaux d'échange au sein de la péninsule. L'attention est attirée sur les possibilités de la spectrographie RAMAN, appliquée à l'aire de Gava, à même de différencier les variations stratigraphiques lors de la formation même du matériau engendrant des nuances dans les colorations.

Evidemment ce sont les chapitres IV et V qui s'avèrent essentiels pour l'archéologue dans la mesure où ils dressent le bilan des contextes et où ils autorisent des scénarios de circulation en corrélation avec la dimension chronologique. Ainsi le chapitre IV est-il une présentation des sites, sépulcraux le plus souvent, ayant livré des parures de « callaïs » (variscite et turquoise). La contribution sur la moitié nord de la France (869 objets) est, encore une fois, tout particulièrement détaillée, avec une description des découvertes, site par site. Il en ressort une sériation en quatre étapes. Deux pendeloques trouvées à Plichancourt (Marne) et aux Colombelles (Calvados), datées vers 5200/4900 BC, sont en variscite de Pico Centeno, gîte très lointain (près de 2000 km !). L'étape 2 (4700-4200 BC) est celle des productions issues des grands tumuli carnacéens (pendeloques « lourdes » et perles) dont la matière est toujours originaire d'Andalousie. L'étape 3 (4300-3800 BC) est celle des chambres à couloir qui voit la progressive contribution des carrières

de Zamora. L'étape 4 (3300-2100 BC) regroupe des trouvaillies faites dans des dolmens à couloir réutilisés ou dans les allées ou hypogées du Bassin parisien et dont l'attribution culturelle est plus incertaine (Néolithique final ou campaniforme).

Dans le Midi de la France où les analyses sont moins nombreuses (malgré Roscian *et al.*, 1992), le corpus est ample (855 pièces). Curieusement, il n'a pas été signalé de pièces au Néolithique ancien alors que les pendeloques en forme de craches de cerf sont attestées dès cette période. Les callaïs s'y manifestent dans un premier temps dans un contexte Montbolo-Chasséen entre 4400 et 3500 BC, donc en correspondance avec l'exploitation des mines de Gava et, s'agissant de la première moitié du IV^e millénaire, grâce aux relations transpyrénéennes boostées par la culture catalane des Tombes en fosse qui exporte ses parures vers le Languedoc. Mais c'est au Néolithique final que les « callaïs » connaissent leur apogée en terre méridionale sous la forme de petits grains discoïdes ou irréguliers regroupés en probables colliers comme à l'hypogée du Castellet (Fontvieille, Bouches-du-Rhône), au dolmen du Clot-de-l'Oste (Bouisse, Aude) ou au monument de la Halliade (Bartrès, Hautes-Pyrénées). La question de leur provenance reste ouverte car Gava ne produit plus guère après 3500 BC.

En Catalogne, l'exploitation des mines de Can Tintorer a dû être précédée par des récupérations de surface dès le Cardial/Epicardial. Les parures en variscite sont en augmentation lors du créneau NMI occupé par les cultures Molinot-Montbolo pour atteindre leur plein rendement lors du demi-millénaire 4000-3500, période au cours de laquelle elles connotent les élites catalanes inhumées dans fosses et caissons du Vallésien et du Solsonien.

En Espagne (Galice, Cantabres, Nord et Sud-Meseta, Extrémadure espagnole, Andalousie occidentale), les enquêtes ont répertorié 133 sites et 1109 perles en roche verte. Le matériau de Gava a pu diffuser jusqu'au cœur de la Meseta (Camino de las Yeseras). Encinasola, qui a un temps alimenté le lointain Morbihan, ne semble en revanche qu'avoir peu ventilé sur sa périphérie hormis quelques sites andalous (Alberite, La Pijotilla, Campo de Hockey) et en dehors d'une exception vers le centre du pays (Camino de las Yeseras). En revanche Palazuelo de las Cuevas se taille la part du lion en exportant vers le Pays Basque, le cœur de la péninsule et jusqu'en Andalousie. Tout ceci nous montre la complexité des réseaux au fil du temps et l'inanité de la notion de proximité immédiate des gîtes.

Une cinquième partie porte sur les modèles de circulation au Néolithique. D'autres matériaux « complémentaires » sont ici évoqués. Ainsi des parures en séricite, dont les plus anciennes productions en pendeloques apparaissent en contexte VSG / Cerny. On les retrouvera ensuite dans les dolmens à couloir et autres sépultures du NM II avant de régresser lors du Néolithique récent-final. Cette évolution s'accompagne de modifications morphologiques, les pendeloques oblongues des débuts laissant la place aux perles discoïdes. Autre matériau : les micas

dont existent deux pôles principaux en France : l'un, globalement armoricain (séricites et muscovites), l'autre en Provence-Alpes-Vallée du Pô (muscovites et paragonites), un troisième groupe se manifestant autour de la baie de Lisbonne.

Les parures en variscite du Portugal proviennent essentiellement de Palazuelo (252 unités sur 277 dans l'Anta Grande de Zambujeiro). Apparues dans les mégalithes du Néolithique moyen, elles deviendront abondantes dans les tombes collectives du plein Chalcolithique (tholos, hypogées).

L'attractivité du golfe du Morbihan au V^e millénaire s'inscrit dans un réseau de relations qui, outre la variscite ibérique, capte aussi haches et anneaux en jades alpins. D'autres anneaux en serpentinite, postérieurs aux petits formats italiens, trouvent place dans ces relations : ils sont de probable provenance italienne de même que d'autres anneaux à profil dissymétrique. Intéressants sont, à partir de la Bretagne, les circuits qui amènent les haches « remodelées » jusqu'en Europe du Nord, Galice ou Piémont.

Enfin un corpus des datations disponibles pour l'ensemble des découvertes, dans leur contexte culturel, traité par la méthode bayésienne, permet de donner un cadre plus serré à l'histoire de ces diverses exploitations et circulations. Petite observation : les sépultures en fosse du Barcelonais, individuelles généralement, ne sont pas des hypogées, terme qu'on doit réserver aux tombes collectives. Tout au plus peut-on à leur égard parler de « proto-hypogées » comme pour les monuments sardes de Cucurru s'Arriu.

Finalement, quel scénario chrono-culturel global se dégage de la lecture de cet ouvrage ? Résumons .

Un premier stade s'amorce dès le Néolithique ancien et concerne autant l'aire pyrénéenne (Cueva de Chaves) que le Bassin parisien (sites du Rubané). Les formes sont des pendeloques imitant souvent des craches de cerf, peut-être un héritage des mixages entre chasseurs et fermiers. Souvent traitées en coquillage, elles sont présentes dans le Néolithique ancien ouest-méditerranéen (Cardial et faciès périphériques : cova de l'Or, abri Jean-Cros). La variscite de Plichancourt et des Colombelles étant d'origine andalouse, on peut proposer l'hypothèse d'un influx méditerranéen. Ces mêmes modèles se poursuivent à l'Epicardial comme l'atteste la découverte dans la cova dels LLadres (dans le Vallès occidental, Barcelone) d'une bouteille à décor classique renfermant un lot de 139 pendeloques en variscite associées à 1856 perles discoïdes et 25 « en amande », toutes en coquillage. Les mines de Gava ne sont pas encore en activité mais on peut estimer que des veines de surface ont pu être écrêtées.

Une deuxième étape est marquée, entre 4700 et 4200 BC, par la brusque montée en puissance des élites morbihannaises qui captent à leur bénéfice les importations des gîtes andalous pour en tirer, à côté de grains discoïdes, des pendeloques ou des perles « lourdes ». L'attractivité de ces dominants concerne aussi les haches et les anneaux de jades alpins mais également des anneaux en serpentinite de souche italienne voire des anneaux dissymétriques

de type alsacien. A cette époque, l'usage de la variscite catalane semble modeste (horizon Molinot).

Une troisième étape peut être placée entre 4200 et 3500 BC. Sur la façade atlantique, c'est le grand moment des dolmens à couloir dont les parures de roche verte, d'abord originaires d'Encinasola, seront progressivement sollicitées des gîtes de Zamora. C'est alors qu'on assiste à la montée en puissance et l'exploitation optimum des mines de Gava qui produisent notamment des perles olivaires ou cylindriques à côté de grains de moindre volume. La variscite catalane se répandra parmi les sites chasséens du Toulousain (Saint-Michel-du-Touch, Ville-neuve-Tolosane) et jusqu'au Rhône (Salpêtre de Pompignan), voire au Lyonnais (Tassin). Les haches alpines en élogite et le silex vaclusien ont constitué, avec de rares témoins en obsidienne sarde, les matériaux alimentant les circuits à destination du Barcelonais. Curieusement, à la même époque, certains grains de la grotte de las Claoussos IV, dans les Corbières, proviendraient d'Encinasola.

Après 3500 BC, l'exploitation des mines catalanes semble chuter. Or la callaïs connaît, sous des formes

moins élaborées, un grand succès parmi les divers groupes culturels méridionaux du Néolithique final. Ces diverses parures mériteraient de nombreuses analyses. C'est également le moment optimum de l'utilisation des perles en variscite dans le Néolithique-final/Chalcolithique du Portugal, celles-ci provenant majoritairement de Palazuelo. La longue utilisation des tombes collectives ne permet pas toujours de diagnostiquer les groupes culturels importateurs. Quelques exemples bretons (Kercado, Mané-Lud) ou méridionaux (Le Mourral-Trèbes) n'excluent pas encore une utilisation au Campaniforme. A notre avis, il ne peut s'agir que d'une cohabitation régionale de circonstance, opportuniste, la callaïs n'entrant pas dans les marqueurs classiques du « package » campaniforme.

Remercions donc les organisateurs de ce colloque, les éditeurs et les auteurs de ce beau livre-bilan et saluons, en même temps, l'excellence de cette collaboration franco-ibérique.

Jean GUILAINE